

*La petite pâtisserie  
de Lili*

© 2020, 2023 Les Éditeurs réunis

Photo de la couverture : Heather McGrath / iStock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution mondiale (sauf au Canada)*

INTERFORUM

interforum.fr

*Distribution au Canada*

PROLOGUE

prologue.ca

ISBN : 9782897838355

Dépôt légal : janvier 2023

Marie-Claude Martel

*La petite pâtisserie  
de Lili*



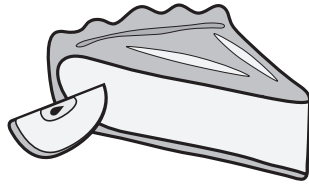
LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*Une histoire de croisière*, 2022

*La petite pâtisserie de Lili*, 2020

*Comment se débarrasser du marié?*, 2018



1

## La tarte aux pommes

Le soleil se lève à peine sur la journée qui risque de changer ma vie. Mon déjeuner ne passerait pas, même si je le voulais. J'attends de grandes nouvelles aujourd'hui, les résultats de plusieurs semaines de persévérance et de travail acharné. Est-ce que je me dirige vers un succès ou... non? Je n'ose pas penser à l'alternative. Améliorer mon quotidien demeure mon unique objectif.

Je marche vers la clinique de massothérapie en réfléchissant à ma vie pour la première fois depuis longtemps, et ce, même si je ne suis pas tout à fait réveillée. Je procède au bilan des dernières années, aux étapes traversées et aux obstacles rencontrés qui, finalement, m'ont amenée là où je suis maintenant.

À dix-huit ans, j'ai abandonné mes études en enseignement des mathématiques et de l'histoire pour suivre un amour de jeunesse qui se lançait dans la massothérapie. J'ai choisi d'apprendre ses techniques pour devenir non pas massothérapeute, mais M<sup>me</sup> Élisabelle Beaubien, femme de Julien Morin, l'homme aux mains habiles, chaudes, manipulatrices... Je suis bel et bien devenue massothérapeute, mais je cherche maintenant à atteindre d'autres

objectifs, surtout depuis que M. Morin n'est plus dans le décor. La massothérapie nous définissait à ce moment-là, mais maintenant je ne m'y sens plus autant reliée. Je veux me lancer en affaires.

Mon constat matinal : je me réveille à la veille de mes trente ans en rêvant d'une nouvelle carrière, mais toujours sans nouvelles des examens finaux que je viens de passer, sans mari et, surtout, sans caféine.

En effet, je n'ai plus de café et je cherche désespérément à atteindre le premier commerce, tout près, qui en vend. Je ne peux pas attendre les résultats de la fin de mon attestation de spécialisation en lancement d'entreprise qui décideront de mon avenir, sans les grains torréfiés qui permettront à mon cerveau d'être complètement fonctionnel.

L'année dernière, alors que j'étais tout récemment séparée, le seul moyen que j'ai trouvé pour éviter de penser à ma peine d'amour a été de me jeter dans les études. J'ai voulu être accaparée au point de ne pas avoir le temps de me rappeler mon échec, mon erreur de jeune fille aveuglée par un homme viril au charme dévastateur qui a été entraînée dans une vie qui n'était pas la sienne.

Je me disais que j'étudierais en commerce, que j'ouvrirais mon propre salon de massage parce que je ressentais un urgent besoin de tout contrôler. Mon projet a été suffisamment viable et pertinent pour être accepté par l'école professionnelle près de chez moi. Le jour, je déployais mes talents physiques de pétrissage, et le soir, j'apprenais à devenir une femme d'affaires. Tout au long de l'année, j'y ai mis toute mon énergie et j'ai pu terminer mon apprentissage.

Me voilà à présent massothérapeute-par-défaut-bientôt-diplômée-en-affaires-sans-objectif-apparent, car mon envie d'ouvrir un salon de massage s'est effritée avec les années.

Le soleil se lève. La scène est superbe avec les rayons orangés qui viennent caresser mes joues. L'odeur de la rosée remplit mes narines. Je m'arrête un instant pour m'en délecter et apprécier ce début de nouvelle vie. Dans mon esprit, je cherche, au-delà de mon envie de café, à retourner à mes sources, à ce que je veux vraiment. Et si je remontais à mes désirs de jeunesse ? Qu'est-ce que je voulais faire à quinze ans, lorsque la vie me semblait si simple ?

Dans la chaleur matinale, je ferme les yeux en me rappelant cette époque...

Je revois l'affiche de REMAX qui penche du côté droit. Tout le reste du tableau est impeccable : l'entrée asphaltée, plane, ne montre aucune fissure, la pelouse, verte, vient sûrement d'être traitée par une entreprise spécialisée, et la maison blanche se dresse au centre du terrain, comme un château. De style cubique moderne, l'immeuble fait deux étages ; c'est un duplex. Il n'y a ni petit balcon ni grande galerie. La porte noire du premier étage, au centre d'un mur de quatre fenêtres gigantesques, donne sur un sentier qui semble nous souhaiter la bienvenue. Les fleurs colorées égayent la toile vierge.

Ma mère, Line, et mon beau-père, Michel, se retournent. Sans lâcher la main de mon beau-père, ma mère m'annonce :

— Ton cadeau de fête pour tes quinze ans, ma belle Lili !

Apparemment, nous sommes venus signer les papiers pour l'achat de cette nouvelle demeure. Moi, c'est la première fois que je la vois. J'aurais aimé qu'ils me consultent, mais tant que ma chambre n'est pas trop près de la leur et qu'ils respecteront leur promesse d'installer une piscine dans la cour arrière, je ne me plaindrai pas. Sortir de notre appartement de cinq pièces, dans lequel je me sentais de plus en plus à l'étroit depuis que mon beau-père y avait emménagé, me laisse espérer une plus grande liberté.

— Comme c'est un duplex, nous louerons l'appartement du sous-sol à la présente propriétaire qui aime toujours sa maison, mais qui n'a plus l'énergie pour s'en occuper. De notre côté, nous habiterons une partie du premier étage et tout le deuxième étage.

— Maman, ce n'est pas tout à nous ? On va vivre avec une inconnue ?

— L'appartement du sous-sol a son entrée indépendante. Si tu le désires, tu ne verras jamais M<sup>me</sup> Petitpas. Au premier étage, il y a un immense hall, un petit bureau, et le salon que je te montrerai sera ta nouvelle chambre. C'est toi qui hérites du plus grand espace, au premier étage. Ce sera pour toi toute seule !

On m'abandonne au premier étage ? C'est une punition ou quoi ? Je croyais que c'était ma fête aujourd'hui ? Ils veulent vraiment se débarrasser de moi. Et ils vont me faire croire que c'est pour mon bien ?

— Tu auras la paix, tu pourras emmener tes amies...

Je réplique aussitôt :



- Et des garçons...
- Pas si vite...
- Maman, j'ai quinze ans!
- Je veux ton bien, ma chérie.

Ah, voilà. Tout est toujours fait pour mon bien, sans qu'on me questionne, même à mon âge. Et maintenant, on emballe le tout sous la forme d'un cadeau.

Le vent fait virevolter mes cheveux noirs qui se replacent d'eux-mêmes chaque fois qu'il s'apaise. Ce faisant, je vois la maison disparaître derrière mes mèches, avant de réapparaître.

Pendant que ma mère avance, tirée par Michel, je traîne derrière. La petite famille, le trio aux cheveux foncés et aux doux traits quasi identiques, vient de débarquer. Je me demande ce qui se passera dans cette nouvelle demeure.

Lorsque nous arrivons près de la porte, celle-ci s'ouvre. J'imagine que c'est la propriétaire, une femme dans la soixantaine confirmée qui s'essuie les mains sur son tablier. Les cheveux gris en boucles compactes, les rides nombreuses et apparentes, les lunettes sur le bout du nez, c'est une grand-mère sortie tout droit des contes pour enfants que ma mère lit, le soir, à mes jeunes sœurs.

— Entrez, entrez, je m'excuse pour mon accoutrement, je cuisinais et je vous ai vus par la fenêtre. J'oublie complètement la notion du temps quand je suis à mes fourneaux.

Elle a un drôle de vocabulaire. J'imagine que si ma grand-mère était en vie, elle s'exprimerait de la même manière.

Avant d'entrer, j'essaie de voir mon nouveau chez-moi à travers les fenêtres au premier étage. Les cadres noirs et les vitres qui reflètent le soleil m'empêchent d'en découvrir plus. Je suis donc les adultes dans le hall où je suis accueillie par une chaleur et une odeur particulières... Je n'ai jamais senti un tel parfum.

— J'ai fait une tarte aux pommes, si vous en voulez.

— C'est vrai qu'on dit qu'il faut faire une tarte aux pommes pour convaincre les acheteurs, mais madame Petitpas, nous étions prêts à acheter votre maison sans que vous soyez obligée de vous donner cette peine.

Cette peine... De la peine... les larmes me montent aux yeux en repensant que je serai seule au premier étage. Je respire profondément pour que personne ne remarque mon désarroi et pour laisser l'odeur m'apaiser. Les effluves de pommes chaudes remplissent mes narines. Un petit détail se démarque, sûrement la cannelle, qui me donne envie de m'emparer de la pâtisserie et de la voler pour la garder pour moi seule. Juste pour me réconforter. Ma mère complimente la propriétaire à propos de l'odeur que dégage la pâtisserie. La dame lui répond que son ingrédient secret est la noix de muscade. J'entends mon beau-père annoncer que l'agent immobilier vient d'arriver.

Je suis l'odeur qui vient d'un peu plus loin sur l'étage et, sans l'autorisation de qui que ce soit, je me rends dans la cuisine. Elle est entièrement blanche, épurée, tout a été rangé... sauf le dessert d'où proviennent les arômes enivrants. Je regarde la pâte dorée perforée de décorations

d'où s'échappe la fragrance. Je me penche au-dessus et je ferme les yeux. Je sens les pommes comme si je pouvais les goûter.

J'ai toujours eu la dent sucrée. Je raffole des pâtisseries. En fait, je ne comprends même pas pourquoi je dois me taper les brocolis de ma mère, alors qu'un bon dessert m'apporte beaucoup plus de bonheur. Ma mère a toujours été rondelette et semble vouloir nous le faire payer. Au gré de ses diètes, on doit se conformer soit aux régimes sans pâtes, soit aux menus verts, soit à la privation de fruits qui pourraient, eux aussi, contenir du sucre. Elle serait tellement mieux dans sa peau si elle acceptait une bonne part de tarte !

L'idée du goût sucré excite mes papilles qui ne cessent de chercher la bouchée que je n'ose pas enfourner. Je me penche plus près...

— Élisabelle ! Franchement ! Si tu ne fais pas attention, ton nez va tremper dans la compote ! Va donc plutôt visiter ta future chambre dans la pièce d'à côté !

Lorsque ma mère utilise mon prénom complet au lieu du diminutif Lili, c'est que j'ai mis sa patience à rude épreuve. Elle a l'air nerveuse. Peut-être à cause de cette nouvelle maison.

— Ne vous emportez pas, madame Lavoie, je vais en servir un morceau à votre fille.

Je n'arrive pas à bouger. Les yeux toujours fermés, je me concentre à retenir cette odeur dans mon nez. Je veux l'emporter avec moi. Je veux qu'elle me reconforte chaque fois que j'ai de la peine, je veux qu'elle m'enveloppe lorsque j'ai besoin d'être rassurée, je veux....

— Tiens, en voici un morceau. Allez, goûte, petite !

Elle me tend une cuillère. Je m'en empare et défais la pâte qui éclate en mille morceaux dans l'assiette. Je l'arrose du mélange de pommes et de sauce. À deux doigts d'insérer ce délice dans ma bouche, j'hésite. Et si la tarte ne goûtait pas ce qu'elle sent ? Et si elle ne se montrait pas à la hauteur ? Et si ma déception devenait plus grande que mon envie ? Que se passerait-il alors ?

La bouche ouverte, j'attends. Je réfléchis. Puis, j'entends la voix de la vieille dame, comme si elle chuchotait un doux secret à mes oreilles :

— Vas-y, petite. Vas-y.

J'introduis la cuillère dans ma bouche et je déguste. Je referme les yeux. Je suis projetée au paradis. J'oublie cette maison, j'oublie ma nouvelle chambre, j'oublie mes petites amies, comme ma mère les appelle, et même les garçons. Je sens que c'est réellement ma fête. Je célèbre pour vrai.

La compote, chaude, glisse sur ma langue, la pâte feuilletée s'écrase entre mes dents en laissant un goût de croissant riche et gras dont je ne pourrai plus jamais me passer. Je veux rester ici pour l'éternité. Je veux dévorer les tartes aux pommes de M<sup>me</sup> Petitpas toute ma vie durant.

Le bonheur que je ressens est indescriptible. Je me sens sur un nuage. La joie déborde. J'ai envie de serrer ma mère dans mes bras, de donner du plaisir aux autres, de partager cette extase... ou de la garder juste pour moi.

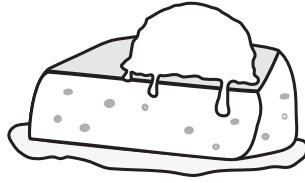
— Si tu apprécies, je peux te montrer comment faire et te donner ma recette. Je ne serai pas loin, je vais habiter l'appartement du sous-sol. Tu seras la bienvenue dans ma cuisine quand tu le voudras. Elle est plus petite, mais cela ne m'empêchera pas de créer des petits plats juste pour toi !

J'ouvre les yeux. Je reviens au présent, à mes presque-trente-ans, debout, sur le trottoir.

Le retour à ces souvenirs d'enfance m'a éclairée. Je n'aurai pas étudié en affaires en vain.

Voilà ce que je veux. Je veux concocter des desserts qui rempliront les cœurs d'un doux bien-être, celui qui est inconnu de la plupart de ces passants que je vois dans la rue. Je vais offrir à tout le monde de prendre une pause, un petit répit, pour qu'ils puissent goûter, eux aussi, au paradis. Je sais maintenant à quoi servira ma vie. Je suivrai les traces de l'ancienne propriétaire de la maison que mes parents avaient achetée. Je lui ferai honneur. Je deviendrai la nouvelle M<sup>me</sup> Petitpas... si mes résultats d'examens me le permettent. Oui, je veux ouvrir une pâtisserie !





## 2

### Le pouding chômeur

Lorsque M<sup>me</sup> Petitpas est décédée, il y a cinq ou six ans, j'ai emménagé dans son appartement. J'héritais d'un logis, mais surtout d'une cuisine à moi, celle-là même où j'avais tout appris. C'était ma voie. Je devais devenir pâtissière. C'était écrit dans le ciel. Elle l'avait écrit. Tous les signes pointaient vers cette conclusion. Mon futur diplôme de commerce en main, je serai prête... à moins que le manque de caféine soit tout simplement en train de me faire halluciner.

Je ressens un pincement au cœur en repensant à M<sup>me</sup> Petitpas, celle qui a été ma mentore, celle qui m'a tout montré de la pâtisserie, qui m'a confié tous ses secrets. Elle serait si fière de mon idée.

En ce magnifique mois de juin, alors que je marche lentement en observant les gens se rendre au travail, cette folie, peut-être passagère, me fait rêver.

Il ne reste qu'à boire mon café pour vérifier si tout est bien réel et logique. Le commerce où je me procure régulièrement mon nectar énergétique n'est qu'à deux pas maintenant. Je m'approche de la bâtisse en briques rouges et me retrouve enfin sous son auvent vert olive. Un sentiment de nostalgie m'envahit. Si j'ouvre ma pâtisserie, si je me lance en affaires,

je ne viendrai plus acheter mon café ici. Je prendrai celui que j'aurai moi-même préparé. Sans le savoir, le propriétaire va bientôt servir sa boisson à sa future concurrente.

La poignée de bronze ne tourne pas comme d'habitude. Je me rive à des portes closes. Non ! Je tire et pousse en même temps, je frappe à grands coups, il me faut un café ! Ma nostalgie prémonitoire fait place à la colère. Tout ce processus de changement de vie est enclenché, et je ne peux pas le vivre sans ma drogue matinale. J'ai besoin d'être consciente de tous les détails que je dois prendre en considération lors de mon analyse.

Après une certaine panique momentanée, je me rends à l'évidence. Je n'aurai pas de café ce matin, à moins de marcher encore plusieurs minutes pour me rendre au prochain restaurant. Qu'à cela ne tienne, je suis bien réveillée. Et au-delà de ma frustration, mon cerveau s'illumine en pensant à la fermeture de ce commerce, qui n'est, à première vue, pas aussi catastrophique pour mon avenir.

Le café est fermé. Et ce n'est peut-être pas temporaire. Il n'y a aucune lumière, aucune annonce, aucun mouvement. Un commerce qui fonctionnait si bien ne prend jamais une seule petite journée de congé.

Si ce café ferme ses portes, je pourrais le rouvrir. C'est l'occasion inespérée. J'ai les capacités requises pour y arriver et toutes les connaissances pour mener à bien un tel projet. Je m'imagine déjà faire lever des croissants pour déjeuner, verser les boissons réconfortantes les matins d'hiver, mais surtout, cuisiner les recettes secrètes de M<sup>me</sup> Petitpas et offrir ces pâtisseries...



J'y reviens toujours : je dois ouvrir une pâtisserie !

Je repars avec cette idée, mon nouvel objectif de vie, mon nouveau projet. Le manque de caféine n'est plus qu'un mauvais souvenir. J'ai d'autres priorités. J'attends quand même les notes finales de mon dernier examen pour officialiser l'obtention de mon diplôme... Ah ! Comme la journée sera longue !

À mon arrivée devant l'immeuble en ciment terne qui abrite la clinique de massothérapie, j'aperçois mon premier client, Jacques Vallée, s'élancer derrière moi. On ne dirait pas qu'il a des maux de dos lorsqu'il se dépêche de me suivre à l'intérieur, sûrement poussé par ses hormones, lui que je surprends parfois à reluquer mon postérieur. Je chasse immédiatement ces souvenirs que je remplace par des images de pâte feuilletée, de coulis aux fraises et de crème glacée. Ce que je donnerais pour avoir les mains dans la farine plutôt que sur son dos !

J'entreprends le traitement de M. Vallée en me rappelant que la cliente suivante est Jessica Prévost, une fille un peu plus vieille que moi, très douillette, dépressive, qui devrait plutôt se payer un bon morceau de gâteau pour se remonter le moral. Elle se plaint toujours de son épaule droite et du fait qu'elle ne voit jamais d'amélioration après le massage que je lui prodigue. En fait, elle désire seulement une oreille pour écouter ses innombrables plaintes contre le système de santé dans lequel elle travaille, ses deux enfants turbulents, son mari toujours absent... Une bonne dose de sucre améliorerait tellement son humeur !

Je me rends compte que l'idée de la pâtisserie s'insinue en moi en faisant disparaître toute envie primaire que je détenais d'ouvrir un jour mon propre salon de massothérapie. Dans ma tête, les raideurs sont remplacées par des gâteaux moelleux, les problèmes de nerf sciatique des femmes enceintes par des morceaux de sucre à la crème, les besoins de détente par ceux de sucre ajouté.

Même si je soigne les muscles endoloris, que je décoince les nœuds des dos stressés ou que j'arrive à masser les points de pression qui redonneront de la souplesse aux corps ankylosés, la moitié de mes clients considère que le rétablissement n'est pas suffisamment rapide et l'autre moitié ne comprend pas pour quelle raison la guérison n'est pas permanente. Ils ont de mauvaises habitudes, ne font pas attention à leur corps, deviennent difficiles avec le temps, et je continue d'essayer de les remettre sur pied.

Savent-ils que leur déception face au délai de guérison et leurs craintes concernant les quelques maux qui s'accrochent pourraient être apaisées par une boisson chaude et réconfortante? Je suis persuadée qu'un sourire apparaîtrait sur leurs lèvres en dégustant une tarte au chocolat surmontée d'une immense portion de crème fouettée. J'oublie mes mains qui se sont arrêtées sur le dos de Jacques, qui se met à se tortiller comme s'il exigeait que je poursuive tout en tentant de faire descendre davantage le drap couvrant son postérieur.

Je préférerais me faire draguer derrière un comptoir en recevant des compliments pour mes talents culinaires par des gens habillés, plutôt que de voir des clients comme

Jacques, rarement très attirants, essayer de profiter d'une situation alors qu'ils sont nus. Une chance qu'il ne s'agit que d'une minorité.

Sur l'heure du dîner, je me dépêche de consulter mes courriels, les mains encore huileuses. Je reçois officiellement ma dernière note et du même coup la confirmation de la réussite de mon cours. J'ai enfin terminé mes études en entrepreneuriat ! Je serai diplômée !

Je m'empresse de texter ma mère qui me demande de fêter ce soir avec elle. Depuis que j'ai remplacé M<sup>me</sup> Petitpas au sous-sol, et que j'ai consacré mes jours au travail et mes soirs aux études, je la vois de moins en moins. Je continue parfois de monter au premier étage pour voir mes sœurs, ou si je sens qu'un bon repas est sur le point d'être servi, surtout lorsque je manque de temps pour passer à l'épicerie. Ma mère et Michel se sont toujours montrés généreux, même si, au fond, je crois qu'ils craignaient plutôt que je cesse de me nourrir tellement j'étais toujours occupée.

Quoi qu'il en soit, je poursuis mes réflexions concernant l'ouverture éventuelle d'une pâtisserie en lieu et place du café. Lors de mon retour, je m'assois sur le banc en face du commerce et j'admire la vitrine en imaginant tous les desserts disposés sur des présentoirs blancs. J'arrive à visualiser les clients pressés par la vie qui entrent. Et je les vois ressortir avec un café fumant qui illumine les traits de leur visage ou avec une boîte de carton rose décorée d'un ruban et qui contient une gâterie qui fera monter leur partenaire au septième ciel. Je peux imaginer, à l'extérieur, deux ou

trois petites tables de bois avec des chaises aux couleurs pastel où, par beau temps, les clients pourraient s'asseoir et savourer leur dose sucrée.

Mes rêveries me font oublier l'heure et j'arrive avec un peu de retard chez mes parents. Line et Michel s'excusent d'avoir déjà servi Rosie et Léna, qui n'en pouvaient plus d'attendre, alors que c'est moi qui devrais me faire pardonner pour mon arrivée tardive.

Rosie, la plus jeune à seulement six ans, est déjà couchée. Je suis déçue de ne pas avoir eu l'occasion de la border. Léna, cette adolescente qui vient de fêter son onzième anniversaire, fixée à sa tablette, est sûrement dans sa chambre à regarder des vidéos. Les deux sont identiques à ma mère... et à moi. Notre période de croissance a été minimale et nos visages ronds laissent présager une tendance à accumuler les calories, et ce sera pire si mon projet se réalise !

Ma mère m'invite à m'asseoir et me félicite déjà :

— Tu as enfin terminé ! Tu vas pouvoir commencer à avoir une vie, revoir tes amies, tomber en amour...

— Maman, je n'en suis pas là. J'ai encore plusieurs projets qui pourraient me prendre tout mon temps.

Michel préfère toujours se taire. Il a vite découvert qu'en étant entouré de femmes, rares se présentaient les occasions de prendre la parole. C'est donc ma mère qui enchaîne :

— Je sais que tu veux ouvrir ta propre clinique de massothérapie, mais dis-moi que tu vas prendre des vacances avant de te replonger dans ton travail. Tu dois prendre soin de ta santé ! Prends donc deux ou trois mois de congé.

— Deux ou trois mois ? Non, je ne voudrais pas oublier tout ce que je viens d'apprendre !

— Tu n'as pas pris de vacances pendant ta dernière année. Tu mérites de t'arrêter un peu avant d'ouvrir ton bureau. Essaie de profiter davantage de ta dernière année dans la vingtaine, parce qu'ensuite, tu ne pourras plus penser à toi : tu auras ton commerce de massothérapeute, ton amoureux, tes enfants... enfin, je l'espère !

J'hésite. Est-ce que je parle à Line et Michel de mon changement de carrière, de ma folle idée d'ouvrir ma propre pâtisserie ?

— En plus, si tu prenais des vacances, tu pourrais garder Léna et Rosie. On avait prévu prendre quelques jours...

— Ah ! Voilà ! Tu veux que je prenne congé pour m'occuper des filles !

— Elles t'adorent et ne te voient presque jamais. Rosie demande chaque soir ce que tu deviens !

Malgré les intentions douteuses de ma mère, l'idée s'imprègne dans ma tête. Si je prenais une semaine ou deux de congé, je pourrais m'informer pour le café, vérifier le bail, le montant de la location, visiter les installations, faire les démarches financières... Il devient alléchant de profiter d'autant de temps pour m'y consacrer. Les filles passent

leurs journées à l'école, elles ne sont pas très accaparantes. Et je sais que je devrais me rapprocher de Léna. En pleine crise d'adolescence, elle apprécierait sûrement ma présence. Et je ferais vraiment plaisir à Rosie en passant du temps avec elle.

Ma mère me sert une nouvelle portion de spaghettis et remplit ma coupe de vin. Elle croit sûrement encore que je n'ai pas mangé depuis une semaine. Pendant que j'enroule les pâtes autour de ma fourchette, l'enthousiasme m'envahit en pensant à la tournure des événements.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, de prendre une pause.

— Je le savais ! Ça te ferait le plus grand bien !

— Et je pourrais partir en vacances avec vous deux !

Je faisais une blague, mais ma mère affiche une mine qui en dit long sur son envie de se retrouver seule avec Michel.

— Je rigole !

— À propos du voyage avec nous... ou pour le congé aussi ?

— Je vais prendre congé, c'est décidé, mais ce sera pour préparer mon nouveau projet. Et oui, je peux m'occuper des filles en même temps.

Line jette un coup d'œil à Michel qui semble aussi heureux. C'est lui qui prend la parole et me met dans une position un peu délicate, alors que ma mère ramasse les assiettes vides :

— Et ton projet, ça avance? Si tu trouves un local qui aurait besoin de rénovations, tu sais que je peux t'aider, n'est-ce pas? Je ne sais pas trop à quoi doit ressembler une clinique de massothérapie, mais mon entreprise de construction s'est déjà occupée d'un bureau de dentiste, ce doit être semblable...

— Heu... oui... mais... je pensais à autre chose...

— À quoi?

J'attends que ma mère nous rejoigne à la table avec le dessert. Mon nez, toujours alerte lorsque des odeurs sucrées se propagent, sait pertinemment que le pouding chômeur est prêt. Ces effluves confirment mon changement d'objectif professionnel. Mon esprit a encore envie de s'évader et j' imagine déjà toutes les nouvelles versions de ce dessert classique que ma mère dépose devant moi: pouding chômeur à l'érable, pouding chômeur au caramel salé, pouding chômeur au chocolat, pouding chômeur aux fruits des champs...

— Maman, Michel, je n'ouvrirai pas une clinique de massothérapie.

— Mais tu as tellement étudié pour ça...

— Ne t'en fais pas, j'ouvrirai un commerce, mais ce ne sera pas pour faire des massages.

Les points d'interrogation dans leurs yeux me font hésiter un moment. Est-ce que ma décision sera bien accueillie? Vais-je devoir défendre mon idée? Je ne m'y étais pas préparée...

— Je veux ouvrir une pâtisserie!

Le couple hésite devant mon affirmation. Personne ne réagit pendant que l'image de mes fantasmes s'estompe progressivement dans mon esprit.

— Mais tu n'as pas étudié en pâtisserie !

— Je sais, je sais. Mais aurais-tu oublié tous les week-ends passés avec M<sup>me</sup> Petitpas pour cuisiner ?

— C'était pour t'occuper pendant que tu te faisais garder !

— Oui, mais moi, je n'y allais pas à reculons, je n'ai jamais hésité ni ne me suis plainte, parce que je nourrissais ma passion : la pâtisserie !

— C'était un loisir de jeunesse.

— Non, c'était mon bonheur !

Ma mère regarde Michel qui hausse les épaules. Le regard suppliant, j'espère qu'ils changeront d'avis. Ils ne peuvent pas m'empêcher de mener à bien mon projet, mais j'ai vraiment envie qu'ils soient de mon côté. J'ai besoin de leur appui.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

— Oui. Et je suis passée devant le café de M. Lemieux. C'était fermé. Je vais mener ma petite enquête pour savoir ce qui arrive à ce commerce, parce que je pourrais utiliser son local. Ce serait l'endroit idéal, et je pourrais profiter d'une partie de son équipement. Bon, peut-être que je m'avance un peu trop...



— J’ai entendu dire qu’il aurait fait une crise cardiaque, une nuit. Il ne s’est jamais réveillé. Effectivement, c’était un commerce qui semblait bien marcher...

— Et si ça ne fonctionne pas, je redeviendrai massothérapeute.

Ma mère se lève et s’approche de moi pour entourer mes épaules de son bras et pencher sa tête vers la mienne.

— Tu as raison. Et je ne dois pas te juger. J’ai moi-même suivi Michel lorsqu’il a lancé sa propre entreprise de construction, je me vois mal t’empêcher de réaliser ton rêve. Nous essaierons de t’aider comme nous le pourrons. J’imagine que tout le côté entrepreneurial ne doit pas être trop différent d’un commerce à l’autre.

— Je n’ai pas encore tout prévu, maman, mais ton idée de prendre des vacances m’a donné le coup de pouce dont j’avais besoin. Je vais m’informer et si c’est réalisable, je me lance !

Nous levons nos coupes de vin pour trinquer en l’honneur de cette nouvelle opportunité. Je suis motivée et déterminée. J’ai envie de faire une différence sur le moral des gens. J’ai envie de les aider autrement, c’est-à-dire en m’amusant. Les souvenirs de mes week-ends avec M<sup>me</sup> Petitpas m’emballent. Je revois nos *cupcakes* décorés, nos beignes appétissants, nos tartes qui sentaient les fruits...

Ma mère met alors sa tête entre ses mains, comme si elle venait de penser à un grave problème. Lorsqu’elle relève les yeux, on dirait qu’elle est gênée :

— Je m’excuse, Lili, je suis désolée, je m’excuse...

— Qu’est-ce qu’il y a, maman ?

Un petit rire nerveux s’échappe avant qu’elle ne réponde :

— Même si tu vises l’ouverture d’une pâtisserie, pour ce soir, tu devras te contenter du plus pauvre des desserts !

— Maman, sers-moi ton pouding chômeur avec amour et je serai heureuse de le déguster parce qu’il vient de toi et je t’aime.

Soudainement, son visage s’éclaire.

— J’ai bien mieux que le pouding chômeur !

Elle traverse la cuisine et se rend dans sa chambre à coucher. Elle revient avec une boîte à souliers aplatie et brisée sur les côtés. Elle essuie la poussière qui s’y était déposée.

— Si j’avais su que tu allais nous annoncer une telle nouvelle, j’aurais trouvé une autre boîte et j’aurais tout emballé.

Elle me tend le colis. Elle a l’air aussi énervée que lorsque Rosie reçoit ses cadeaux pour Noël. Elle saute sur place et frappe dans ses mains en se félicitant à répétition de l’avoir conservé, alors que je n’ai encore aucune idée de quel objet il s’agit. Je ne l’ai jamais vue agir ainsi.

Je dépose la boîte à souliers sur la table, devant moi. La nappe blanche contraste avec la couleur plus jaunâtre du paquet. L’aspect vieillot du carton me fait croire que ma mère a dû conserver cette boîte pendant des années !

Je soulève le couvercle lentement. Ma mère semble tellement tenir à ce précieux objet que je respecte l'ambiance protocolaire qui s'est installée. Je pose le couvercle sur la table et je jette un coup d'œil à l'intérieur de la boîte.

Je suis bouche bée.

Ma mère a conservé ce livre usé. Alors que je le sors du contenant, du coin de l'œil, je la vois pleurer. Mes propres larmes me piquent les yeux, mon cœur fait mal.

Je tiens, entre mes mains, le recueil de recettes de desserts de M<sup>me</sup> Petitpas. Je me souviens que chaque fois qu'elle cuisinait une nouvelle pâtisserie avec moi, elle notait tout dans ce cahier. Parfois, elle me laissait même ajouter quelques dessins à l'intérieur pour imaginer les plats.

Il contient toutes les directives pour réussir parfaitement les meringues du temps des Fêtes et toutes les étapes à respecter pour concocter la mousse à l'érable qui épatait toujours nos invités. C'était son œuvre. En tournant les pages, je revis chaque moment passé en sa compagnie alors qu'elle me confiait ses idées, ses méthodes, et qu'on partageait nos joies et nos rires.

Maintenant, les larmes coulent sur mes joues et le silence est lourd. J'ai envie de rire, de serrer ma mère dans mes bras, mais tout ce que j'arrive à faire est de tourner une page après l'autre pour m'imprégner du contenu du livre. Je me remémore des moments que j'avais cru oubliés. Je revois M<sup>me</sup> Petitpas, cette bonne femme bien en chair, toujours habillée de ses longues robes fleuries. Chaque fois qu'elle cuisinait, elle portait un tablier à pois roses et blancs, taché de tous les ingrédients qu'elle manipulait. Elle chantait des

chansons de son époque en faisant la vaisselle. C'est ainsi que j'ai connu Michel Louvain, Ginette Reno, Elvis, Joe Dassin. Nous nous amusions à faire le *moonwalk* de Michael Jackson en attendant que les pâtisseries finissent de cuire. Comme elle peut me manquer !

Lorsque je referme ce si précieux cadeau, la couverture, que je n'avais pas remarquée plus tôt, me frappe.

Sur le cahier rose, couleur qui avait été choisie pour se marier à celle de son tablier, est apposée une étiquette blanche. Je reconnais immédiatement son écriture attachée, courbée, à l'ancienne. Le titre me bouleverse :

*La petite pâtisserie de Lili*